

Visions du réel à Nyon: Lôzane bouge toujours

Denise Gilliland interroge trois jeunes femmes qui ont vécu cette aventure punk.

«Il ne reste pas trace des musiques de l'époque; j'ai dû tout reconstituer sur la base des documents photographiques que j'avais. J'ai trouvé du matériel son à Londres», explique Denise Gilliland qui, dans son film *Femmes du «No Future»*, dont la première avait lieu mercredi à Nyon, s'interroge sur ce que sont devenues trois punks de l'époque. Elles ont maintenant 30 ans, deux d'entre les trois ont un enfant dont elles cherchent à s'occuper le mieux possible tout en montrant leur fragilité par rapport à cette responsabilité. Lorsqu'elles étaient punks, elle n'avaient jamais peur, vivant leur situation de refus et d'affirmation au jour le jour, comme une sorte de recours vital. Elles ont gardé leurs frusques de l'époque et elles les exhibent devant la caméra avec

une sorte de pincement au cœur nostalgique, comme l'uniforme de quelque exploit dont elles sont revenues, mais avec quelques peurs. Elles expliquent le désarroi qui a été la source de leurs glissements



PAR
 Claude VALLON

vers des positions de «No Future». Alcool ou drogue semblaient des refuges et des points d'appui. Aujourd'hui elles doivent s'accrocher. L'un d'elles a choisi les verts pâturages, une autre le travail avec Giger, le dessinateur suisse qu'a adopté Hollywood.

Denise Gilliland témoigne d'un respect immense pour les femmes qu'elle interviewe. Elle ne les

brusque jamais et restitue, avec les ambiances d'époque, le cri de révolte qui parcourt les rues de Lausanne, au carrefour des années septante et huitante. Certes, il ne s'agit pas d'un véritable document sur Lôzane bouge, mais c'est la première approche réfléchie sur l'esprit qui emballait le mouvement. La cinéaste vaudoise montre un talent et une sensibilité riches dans sa façon de filmer qui est aussi fleurie que perspicace. L'image type, et qui dit tout, c'est l'une des protagonistes arborant une veste «No Future» et tenant son enfant dans les bras, sur le Grand-Pont, à Lausanne. Un film qu'on se réjouit de saluer à sa sortie sur les écrans.

Autre première suisse et romande: *Squatters*, de Romed Wyder, qui aborde le phénomène du squat à Genève, et particulière-

ment au Manoir. Le cinéaste interviewe trois participants et nous dévoile un monde inattendu: ces gens rêvent d'un univers où tout serait bien balancé, y compris leurs crises de sauvagerie. Et on est surpris de constater qu'ils ont de la peine à monter une soirée ultra-violente. Ils ont le courage de se l'avouer et de penser que leur essai est à reprendre. Des propos mesurés là où on ne les attend pas. A voir pour cela, particulièrement.

Excellent film en compétition que *Bliss* («Félicité»), du Russe Mansky, qui est aussi poème que tableau sur une communauté villageoise perdue au fin fond de la Russie. Une jeune personne seulement et des vieillards qui attendent la fin en buvant de l'alcool, la dernière façon de montrer leur attachement à la vie. Une misère



crasse, des relents de violence dans la façon de tuer les animaux, des gestes maternels aussi (les femmes dominant), et quelque chose comme un décor fantastique, dont les personnages ressemblent à des marionnettes ayant perdu certains fils. Saisissant.

La réalisatrice
 vaudoise
 Denise Gilliland.

C. Vn □